

CHAPITRE VII

LA RÉSURRECTION DES CORPS ET LA VISION INTUITIVE.

Hæc sunt quæ in nobis solis
præsumptiones vocantur, in
philosophis et poetis summæ
scientiæ et insignia ingenia. Illi
prudentes nos inepti, illi hono-
randi nos irridendi.

TERTULE. *Apol.* XLV.

La perpétuelle méditation de la mort et de ses espérances a répandu sur la civilisation égyptienne quelque chose de sévère et de grand que nous ne retrouvons nulle part ailleurs.

Les ruines gigantesques qui couvrent la vallée du Nil sont d'anciens temples et plus souvent encore des tombeaux, c'est-à-dire les demeures éternelles et les véritables habitations du peuple d'Égypte. « Il fut fait pour l'éternité : le temps a peur de lui, » disent avec enthousiasme les inscriptions qu'on lit encore sur ces vieux monuments (1). L'Éternité, seule préoccupation de cette

(1) Ne croirait-on pas que Bossuet par une intuition merveilleuse de ce génie pénétrant qui a jugé d'une manière si juste les peuples anciens, eût eu quelque idée de ces paroles quand il écrit : « Si nos voyageurs avaient pénétré jusqu'au lieu où Thèbes était bâtie, ils auraient sans doute trouvé quelque chose d'incom-

race méditative et recueillie, pour qui le temps était de médiocre importance parce qu'il passe, semble avoir laissé en ce pays silencieux et désert quelque chose de son immutabilité et de son accablante grandeur; tout ce qui est encore debout sur les rives de ce fleuve mélancolique, tout ce qui est couché dans la poussière ou perdu dans le sable nous parle bien plus des destinées futures de l'humanité que des inquiétudes et des agitations de cette vie d'un jour.

Les statues mêmes qu'Israël déclarait muettes et qui pour nous sont encore souvent mystérieuses et impénétrables, ont cependant leur langage dont il est difficile de méconnaître le sens. La physionomie des habitants de l'Égypte, autrefois animée et vivante, au temps des premières dynasties, se voile bientôt au cours des siècles dans une mélancolie profonde pleine de majesté et de grandeur. Il semble que l'habitude des graves pensées d'outre-tombe pénètre peu à peu ces masques de granit, de porphyre ou de bronze, et y laisse une empreinte de résignation pieuse et de tristesse sereine que le ciseau du moyen âge n'a pu donner à ses chevaliers de marbre étendus dans les chapelles de nos cathédrales et les cryptes de nos basiliques.

parable dans ses ruines; car les ouvrages des Égyptiens étaient faits pour tenir contre le temps.»

Discours sur l'hist. univers. III.

Les figures des Pharaons et des princes dont les statues sont arrivées jusqu'à nous portent la tête légèrement relevée et semblent chercher du regard, au-dessus des horizons bornés de la terre, ce monde de leurs rêves dont la préoccupation les domina sans cesse à travers la vie.

Tandis que la statue d'un Grec ou d'un Romain regarde droit devant elle, toute absorbée par les affaires d'ici-bas — images fidèles de ces hommes qui n'avaient que le temps d'agir et de vivre, sans songer à se recueillir, sans penser à la mort — la statue égyptienne, distraite de l'agitation et du bruit qui se font autour d'elle, porte ses yeux plus haut. Son rayon visuel glisse sur ce tumulte, qui meurt à la frise de son piédestal. Cont tenue et absorbée, elle se dresse dans une attitude sévère et semble habiter déjà cette région supérieure dont au pays du Nil chacun était familier depuis l'enfance. Ses espérances, comme son regard, se reposent en des sphères inconnues, et semblent atteindre, dans de lointaines perspectives, une vie plus large et des joies plus durables que les mortels ne peuvent rencontrer ici-bas.

Nos œuvres portent ainsi la profonde empreinte de nos pensées et de nos préoccupations; toutes gardent un reflet de la lumière de notre âme et révèlent la direction de nos tendances et de nos goûts.

Si notre temps sceptique et raisonneur ne sait

plus retrouver dans l'art religieux ces inspirations graves et saintes qui animent partout les compositions du moyen âge, nos descendants le remarqueront un jour. Le critique, comme nous le faisons aujourd'hui pour un peuple oublié, en interrogeant dans la poussière et les ruines les œuvres de nos artistes, jugera aussi sûrement de nos préoccupations, de nos doutes et de nos incertitudes que nous le pouvons faire nous-mêmes en sondant notre cœur. Si notre art n'est plus pénétré par l'inspiration religieuse, c'est qu'elle ne nous pénètre pas nous-mêmes. Nous sommes sans croyances; nous vivons dans un monde qui n'a plus la foi, comment pourrions-nous la donner à un bloc de marbre. Il faut porter en sa poitrine une flamme brûlante pour réchauffer une froide statue en la serrant dans ses bras. Nous ne sommes plus capables de ce miracle. Il en fut autrement dans les siècles qui avaient des convictions profondes et ardentes; il en était autrement au vieux pays d'Égypte. Les monuments de la vallée du Nil, comme le peuple de statues qui les habitait et les foules qui se pressaient autour de leurs pylones, ne pouvaient échapper à la pénétrante influence de ces croyances qui, en rayonnant au foyer mystérieux de notre être, transfigurent la face humaine, illuminent le regard, dominant la vie et semblent même pétrir comme en un moule nouveau cette

boue dont nous sommes faits. Tous les débris de cette vieille civilisation gardent l'empreinte du génie mystique et religieux du peuple d'Égypte; et au milieu de ses ruines désolées, si elle nous apparaît grande par ses armées, ses institutions et sa longue histoire, elle se montre plus grande encore par ses dogmes et sa foi.

La solitude et le silence qui règnent en ses campagnes, autrefois brillantes et peuplées, donnent à ses portiques grandioses, à ses colosses immobiles, à ses sombres galeries, à ses mystérieux sanctuaires, à ses profonds sépulcres, un aspect plus imposant. Le touriste le plus distrait est saisi, en face de ses ruines, d'une émotion religieuse qu'il ne retrouvera plus ni sous les murs de l'acropole d'Athènes, ni au Colisée, dans l'ombre humide des vomitoires, sur l'arène où tombaient les martyrs. Il y a, en effet, sur cette vieille terre d'Égypte, quelque chose de plus grand que la révélation de la force matérielle que l'on rencontre à Rome, quelque chose de plus élevé que l'art exquis de la Grèce: un sentiment religieux plus grave et plus ému, je ne sais quoi d'étrange et de surhumain, qui apparaît dans ces solitudes silencieuses, à travers ces lointains souvenirs, comme un mélancolique mirage de l'éternité. C'est peut-être le seul point de notre demeure, où le passé n'a point fui sans retour et sans espérance; où l'avenir ne pourra rien contre ces indestructibles monuments.

Les tremblements de terre ne sauraient ébranler une de ses pyramides ; les mains de nos générations fatiguées et impuissantes se lassent avant d'avoir entamé ces masses gigantesques. On dirait que le temps s'est arrêté dans ce monde qui n'appartient plus qu'à Dieu et que l'infatigable voyageur aime à se reposer de sa course éternelle au pied de ces tombeaux.

Ainsi ce peuple dont l'histoire fut si longue dans le passé se survit encore, grâce à ces vérités fécondes, grâce à sa foi inébranlable qui seules peuvent expliquer la durée de son empire et sa supériorité au milieu des vieilles races qui grandissaient et succombaient autour de ses frontières. L'attachement traditionnel de l'Égypte pour ces grandes doctrines nous explique la place exceptionnelle qu'elle occupe dans l'histoire de l'humanité et qu'elle conserve, après la mort, au milieu des générations nouvelles. Il maintint le peuple dans de fermes convictions et le sentiment du devoir par la perspective d'une sanction aussi inévitable que terrible. Il n'en fallait pas davantage pour protéger la nation, au dedans, contre la dissolution des mœurs qui tarit bientôt les sources de la vie, et faire prévaloir au dehors son autorité sans rivale.

Par un privilège unique, tout sembla concourir pour assurer à cette nation des destinées à part : ses dogmes, sa morale, son tempérament et jus-

qu'au climat de son riche territoire. Bossuet disait avec un sens profond : la température uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. Grâce à ces influences diverses, cette antique civilisation put vivre et se maintenir pendant de longues séries de siècles. Tandis qu'autour d'elle des nations plus jeunes et plus ardentes disparaissaient tour à tour, ne laissant que des souvenirs éphémères et de légères traces de leur passage, elle au contraire semblait ne devoir jamais mourir, comme pour conserver aux derniers siècles quelques lueurs des primitives croyances de la famille humaine et déposer aux pieds du véritable juge et sauveur des âmes le témoignage de sa foi séculaire et de ses longues espérances. Et quand elle fut descendue dans son immense et mystérieux sépulcre, quand elle y eut caché ses derniers enfants, elle qui avait tant espéré en la résurrection, impatiente d'attendre, sortait avant l'heure de la poussière des hypogées et revivait au milieu de nous, préludant ainsi à un autre réveil.

L'Égypte nous apprit alors que, de toutes les convictions qu'elle avait emportées dans la tombe, la plus chère entre toutes et la plus inébranlable peut-être était celle de ressusciter un jour, de voir son peuple sortant des tombeaux, vivant en cette dépouille mortelle qui s'était purifiée et rajeunie dans la mort, s'en aller immortel et triomphant

dans les demeures divines. La résurrection des corps fut son dogme de prédilection, et toute la vie de ses enfants fut ordonnée en vue de cette espérance qui dominait toutes les autres.

Pour ces peuples anciens, l'espérance de voir le corps retrouver un jour le mouvement et la vie dut être, si je ne me trompe, la forme première et la plus saisissante expression de leur foi en une vie future. Une seconde existence pour l'homme, tel que nous le connaissons, ne semblait possible qu'à ce prix; ou du moins, le réveil d'un sommeil si lourd et si accablant en devait être la manifestation éclatante. Dans ces phases primitives de la théologie, la résurrection des corps et l'immortalité de l'âme n'étant point à coup sûr des notions aussi distinctes qu'elles le sont pour nous, ces idées devaient s'unir et se confondre dans la foi des fidèles; pour le moins elles se présentaient comme deux formes corollaires d'une même conception. De là l'importance souveraine du dogme de la résurrection dans la doctrine égyptienne. Il était, pour ainsi dire, le symbole matériel, le signe visible, et la condition essentielle d'une nouvelle existence après la mort. Il fallait donc s'attendre à le voir prendre une place importante dans la vie religieuse de l'Égypte et exercer une influence décisive sur l'histoire de ce peuple dont la pensée ne s'inquiétait que de l'avenir d'outre-tombe. C'est, en effet, ce que montrent

l'étude des monuments et l'examen de la religion égyptienne.

La construction de ces tombeaux gigantesques qui devaient conserver précieusement jusqu'à l'éternité la dépouille mortelle du défunt, le soin d'embaumer les corps pour les préserver de toute atteinte qui eût pu compromettre leurs parties essentielles dont l'âme aurait besoin au jour du réveil; les légendes des sarcophages, les représentations mystiques des papyrus, des bandes de toile qui entourent les momies; les longues inscriptions des stèles: tout concourt à établir que dès la plus haute antiquité la foi en la résurrection fut l'article du *Credo* égyptien qui exerça l'action la plus décisive sur l'âme de la nation et ses destinées religieuses.

Ce peuple tendre et pieux, si amoureux de la mort, plein des rêves de l'éternité, comme dit Michelet, nous a légué bien des témoignages en souvenir de sa foi, mais je ne sais pas s'il en est un de plus touchant et qui exprime d'une manière plus délicate cette espérance en la résurrection que le petit coffre du musée de Boulaq que je voudrais décrire en quelques mots. Ce précieux bibelot, qui orna sans doute une des riches étagères, où se rencontraient au hasard des porcelaines de Chine, des bijoux en filigrane, des lames damasquinées, n'est pas autre chose qu'un sarcophage miniature, mélancolique sou-

venir d'un absent bien-aimé parti pour le monde des âmes. Ce petit cercueil contient la statuette d'une momie enveloppée dans ses bandelettes et couchée sur le lit funèbre. A ses côtés l'âme du défunt, sous la forme d'un oiseau à tête humaine, veille sur sa dépouille mortelle et attend avec une visible impatience le jour de la résurrection. Les deux bras du petit oiseau se terminent par deux mains jointes dans l'attitude de la supplication et de la prière (1). Devant cette image naïve, on ferait volontiers des vœux pour hâter le jour où se réuniront enfin, dans un bonheur qui ne finira plus, ces deux compagnons du long voyage de la vie (2).

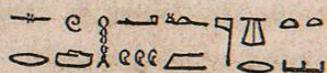
Mais nous avons, pour fixer ce point spécial de la doctrine égyptienne, des documents plus précis encore, des textes décisifs que nous devons étudier avec soin, en les rapprochant des paroles de Job.

(1) Dans la vitrine A de la salle funéraire au musée égyptien du Louvre, se trouvent deux petits sarcophages qui rappellent celui de Boulaq. L'exécution est peut-être moins soignée, mais la pensée est la même : c'est toujours l'âme qui veille sur sa dépouille terrestre et attend à ses côtés, sans se décourager ni se plaindre, l'heure bénie de leur seconde et éternelle union.

(2) Origène et Théophilacte, qui connaissaient ces monuments, ces croyances des vieilles races orientales, nous disent, en commentant le récit de la résurrection de Lazare, que les Juifs et les païens pensaient que l'âme du mort demeurait auprès du cadavre dans le cercueil, et que ce fut pour détruire cette fausse opinion que Jésus-Christ cria à haute voix : *Lazare, veni foras*.

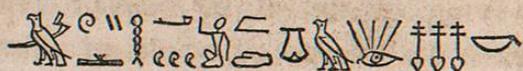
Une image se présente tout naturellement à l'esprit, quand nous voulons parler du mystère de la résurrection : c'est l'image de la semence. Comme le corps, on jette le grain dans la terre pour y mourir et renaître ensuite dans une vie nouvelle. Cette comparaison revient souvent dans l'Évangile et la liturgie chrétienne ; mais, bien avant déjà, les Égyptiens s'en étaient servis pour exposer leur dogme préféré. Pour eux, le corps est une véritable semence qui doit germer et fleurir au retour du printemps lointain de la résurrection : alors doivent se réveiller toutes les forces endormies, qui attendent dans le sépulcre, pendant les longues journées d'un hiver dont aucun astronome ne peut présager la durée. Le Livre des morts dit à chaque page que les chairs doivent germer dans les terres divines où reposent les fidèles d'Osiris, à peu près comme saint Paul disait aux Corinthiens : *Tu, quod seminas non vivificatur, nisi prius moriatur. Et quod seminas non corpus quod futurum est seminas, sed nudum granum ut puta tritici aut alicujus cæterorum..... Seminatur in corruptione, surget in gloriâ; seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur corpus animale, surget corpus spirituale* (1).

(1) I Corinth, xv, 36... 44.



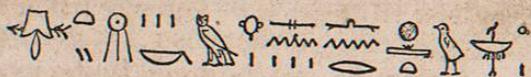
Il a germé ses chairs en la divine région du
Nuter-Ker (1).

Comme les plantes sous l'influence pénétrante
du soleil, le corps se transformera sous la lumière
vivifiante de Dieu.

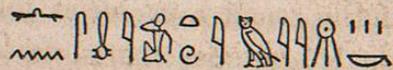


Sont renouvelées mes chairs à la splendeur de tes
beautés (2).

En notre monde physique, rien ne peut être
comparé à ce rayonnement divin qui appelle
à une nouvelle vie ces germes immortels
encore cachés à tous les regards, oubliés des
hommes, mais sur lesquels Dieu veille sans
cesse.



Tes rayons sur leur face : l'éclat de l'or n'est rien (3);



Non comparables tes rayonnements (4).

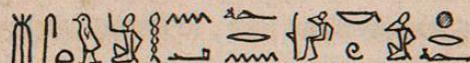
(1) Todten. 101, 8.

(2) Todten. 15, 6.

(3) Mot à mot : n'est point connu l'or, l'or est oublié, inconnu
n'existe même pas.

(4) Todten. 15, 9.

Sous l'action de Dieu, le corps reffleurissait
donc, comme la plante qui avait disparu
dans la poussière. Dans la crise de la mort,
sa vie ne s'était point à jamais éteinte : elle
s'était réfugiée dans un germe mystérieux pour
recommencer une nouvelle existence et fournir
une autre carrière. Cette image, pour si juste
et si vraie qu'elle fût, ne pouvait cependant
suffire à des esprits qui voulaient affirmer de
toutes les façons une doctrine qui leur tenait
à cœur. Après avoir rapproché ce retour à la
vie de ce qui se passe dans le règne végétal,
ils le comparent à une seconde naissance et
répètent sans cesse :



Je renais avec lui (Osiris), je me renouvelle près de lui (1).

Nous avons dit que le divin Rédempteur au
fond de son tombeau renaissait d'une vierge
mère; le fidèle renaît avec lui et comme lui. Il
est assis, dit le Livre des morts, sur le *Meschen*
d'Osiris, le trône ou le lit de sa naissance (2).
Les déesses qui entourent le divin défunt sont
encore autour de ses fidèles pour aider à ce

(1) Todten. 15. 33.

(2) Todten. 15, 33. Je suis assis sur le Meschen d'Osiris, je
renais avec lui, je me renouvelle, je redeviens enfant près de lui.